André Pieyre de Mandiargues

Le cadran lunaire

Le Chemin

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Robert Laffont, 1958 pour la 1re édition.
© Éditions Gallimard, 1972.

Extrait de la publication

« *L'on connut aussi le* Nocturnal de Munster, *cadran qui marquait l'heure par les étoiles.* »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La plupart de ces petits écrits ont été publiés dans la Nouvelle Revue Française *à partir de sa réapparition, le 1er janvier 1953, sous la rubrique :* Le temps, comme il passe, *titre qui leur convenait aussi bien, sinon mieux, que celui sous lequel ils sont rassemblés maintenant. Car ils ont ce caractère commun d'être ainsi que des miettes du temps ou des souvenirs illuminés. Et quoique certains d'entre eux ne relèvent que de l'imagination, on n'aurait peut-être pas tort de les considérer tous ensemble comme une sorte de « journal ». Présents dans la plupart des premiers numéros de la revue, ils se raréfièrent ensuite. Quand la veine en fut à peu près épuisée, je les recueillis en un mince volume, qui parut chez Robert Laffont, en 1958, et qui eut peu de lecteurs.*

Extrait de la publication

C'est Jean Paulhan qui m'avait demandé de donner à la revue, régulièrement, une Curiosité du mois; *mais cette rubrique particulière disparut dès le second numéro. Néanmoins, je crois être resté fidèle à cet esprit de curiosité que l'on m'avait prié de montrer et qui était sans doute l'une des formes essentielles du caractère d'un homme que j'ai beaucoup aimé et dont j'ai beaucoup appris.* Le Cadran lunaire *pourrait être considéré comme une suite d'épîtres à Jean Paulhan, et ce n'est que par timidité qu'il ne lui est pas dédié. Visiblement marqué par le souci d'être entendu de lui, cependant il ne l'imite pas et même il ne cherche pas souvent à lui plaire; parfois il ne craint pas de lui adresser quelque provocation, comme en manière de jeu... A côté de l'influence de Jean Paulhan, il ne me déplaît pas d'en relever une autre, qui est celle d'Edmond Jaloux, avec qui je m'étais lié d'amitié peu après la guerre et qui possédait au plus haut point la vertu de curiosité.*

Relisant Le Cadran, *je m'aperçois qu'il y est question de l'Italie avec une insistance ou une fréquence qui pourrait à quelques-uns sembler fastidieuse. Faut-il m'en excuser?*

Je ne le pense pas. On parle volontiers et naturellement de ce que l'on aime. Je ne pense pas non plus qu'il aurait fallu corriger ceux de ces textes qui ont vieilli, essayer de les ramener à une exactitude qui serait sans doute aussi fragile et aussi provisoire qu'à l'origine. Ainsi, le château de Lueg est aujourd'hui le château de Predjama. Quand j'y suis retourné, il y a deux ans, je n'ai pas vu la cascade qui dans mon souvenir retombait magnifiquement devant lui, et il ne me paraît pas impossible que je l'aie inventée de toutes pièces... En revanche j'ai constaté que Lueg (ou Predjama) était bâti au point précis de séparation des eaux qui vont d'un côté vers le Danube et de l'autre vers la Méditerranée, ce qui pourrait rattacher à un certain symbolisme ésotérique le très bizarre château dans la caverne. J'ai fait à deux ou trois reprises l'expérience de manger (cru) un agaric tue-mouches, et l'ingestion de ce champignon, nommé aussi fausse oronge, m'a mis dans un état plus proche de la vulgaire nausée que de la vertigineuse ivresse à laquelle je m'attendais selon l'enseignement du docteur Lewin. Il aurait sans doute été nécessaire que je

fusse un Toungouse ou un Yakoute, ou que le champignon vînt des steppes au lieu d'avoir été cueilli en forêt de Fontainebleau. Je n'ai pas mis à l'épreuve les fausses oronges des hautes vallées alpestres, assez rares dans la région des Dolomites pour que l'on suppose que des gens les ramassent. M. Blanblan a-t-il reparu dans les cafés arabes après la guerre d'Algérie? Je ne saurais le dire; mais nous savons tous que les bombes viennent toujours plus de ce morceau d'Amérique dont, à l'imitation des Noirs, nous avons appris à nommer Amérikains les honorables citoyens de race blanche. Et si Le Cadran lunaire *est parfaitement incorrigible, la raison en est que ce petit livre appartient totalement à une époque dont nous sommes sortis et qui est celle qui a précédé la guerre d'Algérie. Écrivant cela, je ne veux pas dire que pour moi le temps de la curiosité soit passé. Non. Mais une certaine lumière, que je n'avais pas aperçue pendant la grande guerre, rend aujourd'hui visible en blanc et en noir le rapport des forces du bien et des forces du mal. La guerre d'Algérie a ravivé l'esprit révolutionnaire en France, elle l'a relancé dans le sens ascendant, qui*

Extrait de la publication

est le sens où doit aller l'amour. Mis à part le grand Soleil *de Ponge, auquel il est ici rendu justice avec l'éclat qui s'imposait, l'optique du* Cadran *est tournée vers la petite bête un peu trop systématiquement. Sans feindre de le regretter, la conclusion de l'auteur est que les temps ont changé, comme il a changé lui-même.*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE CORPS ÉTRANGER

« Il faudrait toute une vie de moine pour dresser l'inventaire des êtres que l'on a chez soi... », écrivais-je à propos du *chelifer cancroïde*, capturé, naguère, dans un Pétrarque où il habitait depuis je ne sais quand, au plus bas rayon de la bibliothèque. En vérité, je ne me rappelle pas avoir vu, hors de la faune sous-marine où les monstres (dans le meilleur sens de la parole) abondent, caprice de la nature aussi étonnant que cet animal un peu moins grand qu'une puce, lequel, à travers une triple loupe de la meilleure marque, présentait une image intermédiaire entre celles du crabe-araignée et d'un scorpion privé de queue. Le réduve de la poussière, dit « lion des punaises », chasseur, et solitaire, qui vit dans les rainures du parquet

Extrait de la publication

et sous les chatons de laine qui tombent des carpettes mitées, masqué de brins plumeux comme une coiffure mexicaine, quand on l'a rencontré une fois reste longtemps dans le souvenir, ne serait-ce que par sa piqûre, qui est bien douloureuse. Est-il besoin d'ajouter que tel peuple, ou bétail, n'a rien de commun avec la vermine, dont le caractère essentiel est une pullulation agressive? Les composants de celui-là sont plutôt des étrangers qui se trouvent à côté de nous, dans nos vieilles maisons, sans donner signe de leur présence que si l'on est très attentif au petit monde, et dont on ne sait de quelle manière ils sont venus ni s'ils se reproduisent, puisque rarement l'on en voit un, jamais plusieurs ensemble.

Au début de l'été dernier, il y eut mieux (à mon jugement), quoique le nouveau venu fût un objet inerte. Mis au jour par un nettoyage de saison, il était sorti de sous un meuble très bien protégé contre l'aspirateur ou le balai parce que bas et pourvu de pieds à redan et saillant oblique, taillés, en somme, comme les bastions jadis. De la boîte où je l'avais serré, le

voilà dans ma main, puis sur le papier, cependant que j'écris. C'est un corps cylindrique et creux, long comme les deux tiers d'une allumette gitane, épais comme un crayon ordinaire; bâti en gros papier roulé, je crois, et fortement agglutiné, brun comme la terre, le tabac de troupe et le carton d'emballage, il n'est pas sans évoquer, quoique beaucoup plus mince et privé de ligatures, ces douilles de pétards que l'on aura vues, fichées souvent dans le dossier des bancs, après que les enfants ont salué la clôture de l'école.

Or, la merveille est l'odeur de ce petit cylindre : une odeur qui est une vraie fragrance, pot-pourri de fruits exotiques, de fleurs et d'épices où la vanille violemment prédomine, mais où l'on distingue aussi la cannelle, le benjoin, le poivre et peut-être le curcuma (safran des Indes), mêlés à des arômes de banane blette, d'ananas très mûr, et à certain esprit amer qui ne se trouve que dans le musc, le castoréum et l'ambre gris, une odeur, enfin, qui est *féminine* plus que toutes celles qu'il m'ait jamais été donné de respirer, d'imaginer même que je respirais. Quelle peau, de

Extrait de la publication

pareille suavité, ne se ferait triomphale?

Il est exclu, d'avance, que l'objet intriguant ait pu servir d'étui à un échantillon de parfum, à un tube de crème ou de fard tel qu'aux boutiques en vogue. La parfumerie moderne est marquée de quelque chose de pâle (sous prétexte de « fraîcheur »), de débile et d'irrémédiablement sot, qui ne trompe pas. Plus que tout ce qui s'exhale au monde, les parfums de la haute (?) couture sont privés de chaleur, soutenus (mal) par une base qui au moindre excès se découvre fétide. Et, pour ne citer qu'un exemple, d'une dame qui usait, et abusait, des parfums, renommés, d'un feu couturier suisse, nous nous demandâmes longtemps si elle ne souffrait pas d'une incontinence de la vessie.

Revenant au corps étranger bizarrement surgi chez moi, ce mince étui de carton brunâtre qui répand avec une force miraculeuse (si l'on pense qu'il sera resté, plusieurs années, dans la poussière) une odeur telle que le roi Salomon dut s'en mettre plein le nez aux aisselles de la reine de Saba, ou encore, dans le vieil âge, à celles des jeunes sunamites, ses rapports

avec l'érotisme sont mystérieux, mais indiscutables. Rien à voir, je le dis tout de suite, avec le chypre, l'opopanax ou le sarcanthus vanté par Huysmans, lesquels sont des aphrodisiaques assez vulgaires; rien à voir, non plus, avec ces extraits spéciaux qui étaient vendus discrètement, avant la guerre, en un magasin situé au rez-de-chaussée dans une cour de la rue Richepanse, et qui, d'ailleurs, ne sentaient pas très bon. Tandis que la senteur est exquise du petit rouleau que je tiens entre deux doigts; tandis que le trouble produit par ses effluves est non pas brutal, mais poli, d'un caractère inactuel, d'une origine que l'on dirait lointaine, et qu'il est difficile de replacer dans ce temps morne, sous le froid climat de par ici, les images suggérées.

Si, pendant un voyage, j'avais prêté notre appartement à des gamines de Curaçao (pourquoi pas?), il n'y aurait point à s'étonner; mais, autant que je me souvienne, nul fait de ce genre ne s'est passé chez moi. Nous n'avons jamais eu d'occupation exotique. Et alors? Me voilà songeant à des rites, à des manigances...

Extrait de la publication

Cela va jusqu'à me pousser à des livres que je n'avais plus ouverts depuis très longtemps, pour m'y renseigner sur le rôle que jouent les parfums dans les opérations magiques.

Vous me direz, avec raison, que je ferais mieux de m'intéresser davantage aux problèmes de l'époque, et de moins chercher la petite bête, ou des odeurs suaves, dans les rainures du parquet. Sans doute. Mais je voudrais vous y voir, et que le petit cylindre odorant fût apparu dans votre maison bien rangée, ou que le chat l'eût tiré de sous votre radio. Vous laisseriez vite le journal, ouï ou lu, pour vous mettre à flairer, comme je vous le souhaite.

ORGOSOLO

Orgosolo est en Sardaigne, pas très loin de Nuoro. Orgosolo est aux bandits (sardes) ce que Paris est aux peintres et la Corée d'à

Extrait de la publication

présent [1] aux militaires : un lieu d'intense activité professionnelle.

L'on a entendu parler des bandits, avant de partir pour la Sardaigne, mais d'Orgosolo point. C'est sur le bateau, dans la conversation des voisins de pont, que l'on découvre l'existence de ce bourg intéressant. Flattés, bien entendu (il n'y a plus moyen de reculer), d'avoir eu tant de courage et de naviguer vers un pays si plein de barbarie. Curieux aussi. Que dire encore? Nous sommes allés, Bona et moi, à Orgosolo, quoique les carabiniers qui surveillaient la route eussent mis quelque mauvaise humeur à nous laisser passer, craignant un peu que je ne fusse un journaliste.

La situation d'Orgosolo ne diffère pas beaucoup de celle d'autres bourgades, éparses dans des montagnes qui ne sont que bois, broussailles, chaos de grandes pierres et cavernes innombrables. C'est aux Orgosolais, d'ailleurs, que va l'intérêt. La plupart sont en costume ancien, noir et blanc avec une petite jupe à l'albanaise pour les

1. Janvier 1953.

Extrait de la publication

hommes, brun et rouge pour les femmes, et ces dernières ont le visage dans une *bande* qui est comme le négatif du masque, puisqu'elle ne laisse à découvert que ce qui serait caché par un loup. Ils portent le menu deuil en vert (à Oliena, dans la même région, c'est en orange et mauve), simplement en retournant leurs gilets ou corsages. Les femmes font des broderies d'un coloris plus éclatant et chaud que les plus rares produits de l'Inde ou de la Perse, des étoffes, des tapis de grosse laine, à fond jaune, avec des ornements géométriques en bleu et en roux. Les hommes veillent aux troupeaux, ou bien ils manient le fusil et une arme plus moderne et plus efficace que, pour se la rendre familière, ils ont appelée le *mitre*. Sous prétexte de tapis, de broderies, de tissus, on s'introduit assez facilement dans les maisons.

Une femme d'Orgosolo, les traits durs et beaux dans l'ouverture de la bande, ne dissimule pas longtemps que tous ses frères ont péri de mort violente et que tous ses fils, pour les avoir vengés, sont en prison. Sauf un, et elle montre le laissé

Extrait de la publication

nrf

72-XI

Extrait de la publication